

### CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon, 2 juillet 1851.

Monsieur le Rédacteur,

Les solennités de la Fête-Dieu sont terminées depuis trois jours au grand regret de tous les bons catholiques. Il faut avoir vu cet empressement, cette joie chrétienne qui a épanoui pendant 10 jours les fronts des enfants de Dieu pour comprendre tout ce que la France possède, malgré toutes les séductions de l'erreur, de cœurs purs, d'âmes nobles et vraiment religieuses. L'année dernière, une seule paroisse voulut accompagner la marche pacifique et triomphante de l'Homme-Dieu; on craignait tant encore! Et puis on redoutait les scandales possibles d'hommes tristement cyniques et fous. Aussi, ce ne fut qu'avec la protection de la troupe de ligne que la plus grandiose des processions sortit de la primatiale St-Jean.

Cette année, les vingt-deux paroisses de Lyon et de ses faubourgs, ont parcouru nos quais, nos places et nos rues et ont fait escorte nombreuse et pieuse au roi de l'univers. Soixante à soixante-cinq reposoirs étaient élevés dans tous les lieux les plus convenables, et resplendissaient de blancheur, de verdure, de lumière et de richesse. Toutes les rues étaient parsemées de fleurs, toutes les maisons tendues de draperies et de tapis; la foule attentive et recueillie, et je n'ai pas osé dire que sur un seul point de la ville le plus profond respect religieux ait été troublé... Espérons donc et nous serons sauvés.

Voici comment sont organisées nos processions de la Fête-Dieu à Lyon; je choisis celles de la Cathédrale:—

Un escadron de dragons ouvrant la marche.—La grande bannière de la ville.—Des agents, des surveillants, un commissaire de police.—Un grand Christ porté par de jeunes filles.—Un groupe de jeunes filles portant des guirlandes et des corbeilles de fleurs.—Une bannière de la Ste. Vierge.—Les jeunes enfants vêtus de blanc.—Un chœur de chant de jeunes personnes vêtues de blanc.—Un grand Christ de confrérie les agrégées de cette confrérie.—Les pensionnats de jeunes personnes.—Une bannière de Ste. Anne.—Un second chœur de chant.—Le grand oriflamme bleu sur lequel sont brodés ces mots en lettres d'or: *O Marie, protégez la France!*—Des groupes de jeunes filles vêtues de blanc portant des oriflammes.—Une bannière.—Dames de l'œuvre.—Personnes non vêtues de blancs.—Bannière de St. Louis de Gonzague.—Pensionnat de jeunes gens.—Enfants des Frères des Ecoles Chrétiennes.—Bannière de la confrérie du St. Sacrement.—Jeunes hommes et hommes.—Quelques gentlemen en grande tenue.—Quelques officiers de l'état major de la place.—Le suisse en grande tenue.—Le porte-croix.—Les acolytes.—Le petit séminaire de St. Jean. Les élèves du grand séminaire tonsurés; les minorés en surplis.—Les sous-diacres et diacres en dalmatiques.—Les chapelains du chapitre primatial en chasubles.—Les chanoines du chapitre en chappes.—Un tambour-major en grand uniforme.—Six tambours.—Une musique militaire composée de 60 musiciens.—La croix archiépiscopale portée par un archidiacre.—Prêtres en écharpes.—La croix archiépiscopale.—Les encenseurs au nombre de 36, (tous les plus grands élèves du grand séminaire).

Le St. Sacrement porté par le Cardinal-Archevêque. Sous le dais, à côté et derrière lui sont ses Grands-Vicaires Titulaires et Ho-

noraires, son aumônier et son secrétaire, tous revêtus de chappes en drap d'or brodé. Le dais est porté par huit diacres en dalmatiques. Au quatre coins du dais, 4 cêres portent des lanternes gothiques à vitraux bleus. Derrière le dais marchent les confrères du St. Sacrement avec leurs flambeaux, puis des femmes, et enfin la marche de la procession est fermée par un piquet de dragons à cheval.

Voilà monsieur, la marche de nos processions à Lyon. Dans toutes les paroisses c'est à peu de chose près la même chose, seulement le clergé est beaucoup inférieur en nombre. Il n'y a pas autant de grandiose, mais il y a beaucoup plus de poésie. Quoi de plus poétique que les petites filles et les petits garçons si bien vêtus, représentant nos saints et saintes, nos martyrs; portant des guirlandes, des corbeilles, des symboles. Et ces jeunes filles formant de longues lignes et de gracieux groupes de blanc d'une éclatante pureté. Et ces fleurs et ces chants joyeux, tout n'est-il pas fait pour détacher l'âme des plaisirs de la terre et la faire monter vers les régions célestes. Tout ne prouve-t-il pas que la foi qui vit toujours au fond de nos cœurs, est bien vivante et bien efficace. Ah! que je plains les villes qui, comme Paris ne s'épanchent jamais en des sentiments d'allégresse et de triomphe en dehors de leurs églises. Il est vrai que si les deux ou trois gouvernements qui se sont rapidement succédés y avaient mis de la bonne volonté, Paris pouvait chaque année assister au spectacle touchant des processions de la Fête-Dieu.

S'il est des jours qui exaltent l'âme à la vue des sentiments religieux, il en est qui la contristent par le spectacle des ravages que fait dans les cœurs l'éloignement de toute pratique religieuse. Les âmes sont décidément à l'ordre du jour. Sur tous les points de la France, pour le moindre prétexte, deux hommes vont se mesurer sur le terrain et souvent y trouvent la mort tous deux. C'est ce qui est arrivé à deux rédacteurs de journaux très-opposés d'opinion, M. De Ginesous et Ollivier. M. Ollivier est tombé roide mort et M. De Ginesous a eu la poitrine traversée d'outre en outre par le sabre de son adversaire. Il paraît que l'on désespère de le sauver. Plus heureux que son adversaire, il a pu recevoir les derniers secours de la religion. Un prêtre promptement appelé et encore plus promptement arrivé sur les lieux a reçu sa confession et l'a administré. Peut-être, hélas! si M. Ollivier eût survécu, n'eût-il pas voulu des derniers secours de la religion; tristement impie et par ses paroles, et par ses écrits, et par ses actions, n'avait-il pas dans le cœur cette haine et cette incrédule qu'il affichait avec cynisme chaque jour dans les colonnes de son journal?

Quand donc aurons-nous des lois efficaces contre un usage aussi barbare et aussi meurtrier? Quand donc que notre gouvernement se réveillera de son inertie pour donner à la France des lois qui fassent sa gloire, son bonheur et sa sécurité?

La question de révision fait un pas en avant et deux en arrière; c'est le véritable moyen de ne jamais arriver à aucune solution. Quand pour 25 francs par jour on n'a rien à faire, il faut bien ménager le peu qu'on a pour ne pas avoir l'air oisif.

Notre pauvre Lamennais avait fait demander, il a quelques jours, une conférence au Rév. P. Ventura, son ancien ami. Le célèbre Théatin s'est rendu à son invitation, mais dans une maison tierce, et l'entrevue a duré trois heures. Le père Ventura a discuté avec cette triste brosis égarée toutes les erreurs fa-

tales qui l'on fait tomber de si haut et si bas; il ne lui a épargné aucune vérité; et quand il a été près de se retirer, l'abbé de Lamennais lui a dit: "Ne soyez pas trop cruel pour moi, j'aurai peut-être besoin de vous avant peu."

Le général Cavaignac devient décidément le Don Quichotte de la république. Maigre et roide comme le héros de la Manche, il se montre toujours prêt à rompre des lances en faveur de cette Dulcinée des barricades. Son voisin de la Montagne, Antony Thouré joue, le rôle de Sancho Pança, déridant la gravité de son maître par ses sentences et ses lazzi, prêt à guérir ses blessures avec l'onguent de *fier à bras*. Deux pareils héros seront bien capables de maintenir sur un bon pied cette république que tout le monde attaque et qui est prête à s'engloutir dans une monarchie ou un empire? Hélas! trois fois hélas! je crains bien que leurs efforts soit vains et que plus ou moins tôt ils ne soient obligés de chanter ses funérailles; car comment voulez-vous qu'une forme de gouvernement quelconque se maintienne quand elle est attaquée par l'immense majorité d'une grande nation, par tous les quolibets, toutes les intrigues et tous les sarcasmes possibles.

Il paraît que les Parisiens sont très-contents depuis quelques jours. On leur a donné des plaisirs pour leur argent, ce qui est très rare. La semaine qui vient de s'écouler a appartenu tout entière aux tambours, comme aux temps guerriers où la France partait pour Austerlitz et Wagram. Maintenant elle va moins loin, elle se contente de la plaine de Satory; et les Parisiens qui ne demandent que des revues, faute de barricades, se contentent très facilement. O progrès de la chimie!!!

Il paraît que l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie et tout le diable et son train, musique en tête et fourgons en queue se sont mis en route pour le champ de mars. Gamins et curieux étaient trois fois plus nombreux que les soldats déjà fort respectables par le nombre. Si ces jours là l'enthousiasme avait été au même degré que la température, au moins une révolution, peut-être deux seraient sorties de ces revues. Mais si le thermomètre Réaumur atteignait une élévation connue seulement des vers à soie, l'enthousiasme politique restait, hélas! au niveau de la glace fondante. Des flammes dans le ciel, de la neige dans les esprits, il n'y avait pas de chance possible pour une révolution. Il est vrai que ça et là quelques enfoncez du dix décembre criaient bien: *Vive Napoléon!* mais d'impayables amis de la démocratie leur répandaient par un formidable: *Vive la République!*

A part cela il n'y a eu que quelques coups de poings entre gamins.

Il paraît que les scènes de violence des républicains montagnards avancent singulièrement la question de la Dictature Bonapartiste. Chacune de ces séances orageuses rend l'Elisée tout joyeux et accroît ses espérances. Il guette l'occasion de quelques voix de fait dans l'intérieur de l'Assemblée pour, sous prétexte d'y faire la police, en finir avec le régime parlementaire; ce qui arrivera infailliblement puisque les montagnards semblent conspirer pour faciliter l'exécution de ce projet.

Voilà tout ce qui s'est passé pendant cette quinzaine. Des tempêtes sur la montagne, des menaces, des duels. En dehors du parlement de l'ennemi, de l'anxiété, des incandescences, des vols et des assassinats; j'allais oublier de vous dire beaucoup de suicides, car ils sont bien pour le moins aussi nombreux que les duels.

Toutes les lettres qui arrivent de Rome ne sont remplies que par le récit des attentats auxquels ne cessent de se livrer les démagogues. La politique de l'assassinat se perpétue. Suivez cette traînée de sang qui, en 1846, commence par le meurtre de Joseph Leu, en Suisse, puis se continue en 1848, par l'assassinat de Rossi et de Ximenès à Rome; de Linowski à Francfort; du général Latour, à Vienne; du général Lamberg; du général Bréa à Paris. Voilà, voilà, monsieur, les œuvres de la révolution. Aimons-la donc cette chère révolution, consacrons lui donc tous nos instants et tout notre être!!!... Chaque jour elle fait entendre de nouvelles menaces; chaque jour elle frappe de nouveaux coups; jusque quand, lâches que nous sommes, laisserons-nous le tigre s'altérer de sang?

Les mazzinistes ne sont pas à bout d'invention Voyant que par la force ils n'ont pu venir à bout d'empêcher à la population et surtout aux Français de fumer des cigares, ils ont inventé des cigares qui font explosion. Plusieurs officiers français ont été blessés par ces espèces de pétards.

L'empressement des gouverneurs de diverses provinces du Portugal à destituer les anciens employés, est tel, que Saldanha est forcé de les inviter à plus de modération. Il craint qu'une révolution nouvelle ne soit faite par les employés destitués. Ce général Louvois toujours entre le parti septembriste et les torches révolutionnaires.

Les nouvelles d'Allemagne sont toujours de nul intérêt. Il y a bien dans l'air de vagues rumeurs qui passent comme un écho des grands bruits qui se sont faits, mais c'est tout. Olmutz et Varsovie sont muets. St. Petersburg garde le silence et les Cosaques attendent.

On dit Lord Palmerston très-satisfait de lui. Cet homme d'Etat, véritable fléau de l'Europe, est joyeux de voir l'Italie palpitante prête d'expirer sous les étreintes despotiques de l'Autriche. Tous les malheurs inséparables des révolutions, la ruine des familles et des fortunes, l'invasion étrangère et les contributions de guerre, le commerce et l'industrie perdus pour une longue suite d'années, tels sont les bienfaits que sont assurés de recueillir toutes les nations assez folles ou assez cupides pour se fier aux promesses de cet homme inqualifiable.

M. L. M. C.

### Les sociétés secrètes en Hollande.

On sait que le protestantisme a organisé en Hollande une foule de sociétés secrètes dont le but commun est de travailler par tous les moyens à ravir aux catholiques hollandais le peu qu'ils ont de liberté. Un des hommes qui servent avec le plus de courage, de dévouement et de talent la cause de l'Eglise dans les Pays-Bas, a publié naguère à Amsterdam une brochure remplie des renseignements les plus instructifs sur l'organisation et les manœuvres de ces diverses associations. Ne pouvant, à notre grand regret, reproduire cet écrit tout entier, nous voulons du moins essayer de le résumer. Il a pour titre: *Une séance de la société secrète UNITAS*, et il est adressé au rédacteur en chef du journal catholique d'Amsterdam, le Tjld. L'auteur commente par un analyseur le compte-rendu UNITAS pour l'année 1850, compte-rendu lu le 31 mai 1850, à la huitième assemblée générale de la société: "L'Assemblée se composait de huit membres de l'administration supérieure de la société, d'un délégué de l'administration locale de la société UNITAS à Utrecht, de deux députés des succursales établies à Amsterdam et à La Haye, et d'un député de chacune des succursales du Helder, Saint-Odenrode, Rotterdam, Utrecht, Arnhem

Beek, Maassluis, Zeist, de Vecht, Gorcum, Middelbourg, Groningen, Amersfoort, Oudshoven, Leyden, Zaandam, Bois-le-Duc et environs, Leeuwarden, Maestricht, Tiel, Delft, Dordrecht, Alkmaar, Harlem, Kuik, Zevenaar, Breda, Terem et Nymègue. Il s'y trouvait de plus, deux délégués des sociétés protestantes. *Ter bevordering van 't welstand* (Propagation du bien-être) et *Christelijke Hulpeloon* (de l'Assistance chrétienne) ainsi que quelques membres des trois sociétés sœurs *Tuenda*, *Phylacticon* et *Anti-Jésuitique*, qui, s'intéressant aux travaux d'UNITAS furent introduits dans la salle par les membres de l'Assemblée afin qu'ils pussent assister aux délibérations."

Après la prière, le président, M. van Dam van Isselt, prononça un discours que l'auteur rapporte et dont nous citerons les passages suivants:

Ce n'est pas, hélas! dans l'Eglise de Rome seulement qu'on trouve nos accusateurs... Des protestants aussi n'ont pas honte de se couvrir du masque de l'amour de la paix pour déguiser leur coupable ténacité... C'est pourquoi il faut répéter sans cesse à nos ennemis, et à nos fondateurs que ce n'est pas nous qui avons fait à la charité chrétienne, puisque nous, qui étions les plus braves, nous ne nous sommes pas armés du glaive de la destruction, mais au contraire couverts du bouclier de la défense.

"Et aurais-je à redouter, mes frères, qu'un seul membre de nos différentes sociétés protestantes ne dénuntiât si je disais que nous ne souhaitons rien plus ardemment que de dissoudre nos sociétés le jour, où par l'amour et la tolérance de notre partie adverse, elles seront devenues superflues et n'auront plus aucun but!"

"Qu'on supprime donc toutes ces confréries du Sacré-Cœur de Jésus, du Rosaire de la Vierge Marie, de Saint-Vincent-de-Paul, de l'Avenir, de la Propagation de la Foi! Qu'ils abandonnent le sol de la patrie, ces mines de tous les ordres et de toute couleur; ces prétendues dames de charité qui portent la haine et la discorde dans les familles; que l'on chasse du pays, conformément aux lois, ces sectaires d'Escobar et de Busenbaum, qui infectent de la doctrine éhontée de leur école le cœur d'une naïve et innocente jeunesse! Que le clergé catholique prouve par sa conduite qu'il sait que le Christ a dit: *Aimez-vous les uns les autres!* et aussitôt, mais alors seulement, nos sociétés protestantes se dissoudront immédiatement."

L'auteur discute ensuite cet incroyablement discourt et en fait ressortir les contradictions de la manière la plus piquante. Les catholiques étaient d'autant plus oppresseurs d'autant plus audacieux qu'ils étaient de beaucoup les plus faibles, et qu'il eût suffi de la volonté des protestants pour les écraser. Il en a toujours été ainsi: le plus petit persécute le plus grand, le plus faible viole le plus fort. Le protestantisme était donc persécuté, et cela suffit pour justifier la société *UNITAS* et les autres associations secrètes fondées pour le défendre.

"Et aujourd'hui même, de combien de dangers sans cesse renaissants le protestantisme n'est-il pas encore entouré? Ne connaissez-vous pas ces abominables confréries du *Rosaire de Marie* et du *Sacré-Cœur de Jésus*? Elles se composent d'âmes simples et dévotés sans fiel ni colère, qui s'occupent uniquement de dévotion et de bonnes œuvres. Elles se disent le soutien des missions; mais à bien regarder la chose, elles sont des plus dangereuses ennemies du protestantisme, parce qu'elles ont une malicieuse intention, elles ne pensent jamais à lui dans la pré-occupation de leurs propres pèches."

"Ignorez-vous l'existence de cet autre ordre d'innocuité, l'*Avenir*, réunion politique détestable, où des catholiques s'occupent exclusivement du choix des candidats à élire pour la représentation nationale. Ne l'avez-vous pas vu posséder l'esprit de secte jusqu'au point de prendre pour ses candidats des protestants et des Israélites, et par là même compléter évidemment le renversement du protestantisme? Ne voyez-vous pas toutes ces sœurs de charité, que des nois hypocrites appellent les filles du ciel? Chacune d'elles porte sous sa guimpe une discorde qu'elle lance adroitement au milieu des familles pour les braver et les désunir. C'est avéré, car *UNITAS* la découvre et son président l'a dit.—Et cette confrérie de Saint-Vincent-de-Paul, qui ne s'occupe de nourrir les pauvres et de soulager la misère partout où elle peut la trouver que pour faire pièce à Luther et à Calvin. Autant elle sauve de familles du désespoir, autant de fois elle entraîne *UNITAS* dans l'exercice de sa vilipendie et dans ses efforts pour la propagation de la *vérité* et des lumières. Et puis cette masse de moines de tous les ordres et de toutes les couleurs, cordeliers et chartreux, carmes chassés et déchassés, augustins, bénédictins, cisterciens, capucins, alexandins, minimes, trappistes, et le reste, sans compter les sectaires d'Escobar, qui empoisonnent la jeunesse pendant que les autres s'attaquent à l'âge mûr."

"Qu'on les chasse du pays, et à cette condition nous les aimons; quand ils se soient paillés, nous les embrasserons en frères. Idée lumineuse déçue du cerveau de M. le président de l'honorable société *UNITAS*, comme M.

### LETTRES.

### LES SUITES D'UN DUEL.

#### On Conseils du repentir.

(Suite.)

Peut-être espérait-elle arriver assez à temps la pauvre jeune femme, pour empêcher un crime et sauver son mari, mais elle s'engagea dans les brouillards fangeux d'où elle ne put se sortir qu'avec beaucoup de peine. Les brises du dernier crépuscule lui apportait le bruit de la détonation d'une arme à feu, puis de deux. Elle jeta un cri perçant et terrible, et faisant un suprême effort, elle courut en toute hâte dans la direction d'où venait ce bruit qui la bouleversait complètement. Et ce fut en courant et en faisant retentir l'air de ses gémissements qu'elle se trouva en face de Georges, le meurtrier de son mari.

Tous deux marchaient au milieu des ténèbres, dans le plus profond silence, et tous deux pliaient sous le poids du plus affreux malheur. Et pourtant à la vue de cet incomparable douleur, Georges se disait: "Que ne suis-je cette femme!" Ah! c'est que le crime est beaucoup plus lourd à porter que la douleur la plus amère... Quoiqu'il eût voulu être loin de sa victime, il guida timidement la pauvre veuve, pour qu'elle put encore jouir d'un der-

nier mot, d'un dernier regard, d'un dernier soupir. Malgré lui il remplissait ce lugubre devoir, où la volonté impérieuse de Mathilde le poussait. Arrivés au pied de la colline qui couronnait les ruines du château de l'Anduze dont les derniers vestiges de ramparts se dessinaient comme des ombres fantastiques dans les profondeurs de la nuit, Georges crut entendre des gémissements et des cris, et ces gémissements et ces cris lui rappelaient de la manière la plus douloureuse et plus impitoyable le crime qu'il venait de commettre. L'image sanglante de Léon se dressa terrible et menaçante devant ses yeux, et ses oreilles se remplirent des dernières plaintes et des derniers cris du mourant. "Si j'arrivais trop tard, murmura douloureusement l'infortunée Mathilde, si je n'allais plus trouver qu'un cadavre! Mais qu'importe, marchons toujours..."

Ils arrivèrent bientôt à l'endroit où était tombé Léon pour ne plus se relever. Il n'y était plus; seules l'herbe foulée et une large traînée de sang indiquaient que là avait été frappé l'infortuné aveugle.

La vue de ce sang répandu produisit un effet terrible sur la pauvre Mathilde; elle tremblait en poussant des cris déchirants et en délirant... Tout était désert sur le théâtre du duel. A une trentaine de pas de là, était une espèce de grotte, habitée autrefois par un saint hermite, mais abandonnée depuis bien longtemps. Cette grotte dans ce moment était éclairée. C'était là, qu'on avait à grands soins, transporté Léon, afin que le froid

humide n'abrégeât pas les courts instants qui lui restaient à vivre.

Mathilde s'élança d'un bond vers l'entrée de la grotte, Georges la suivit de loin et arriva à l'entrée au moment où elle venait de tomber évanouie sur le seuil. Il s'élança vers elle et la prit dans ses bras, puis, voulant la soulager, il quitta son habit et en fit une espèce d'oreiller qu'il plaça doucement sous la tête de l'infortunée, mille fois plus à plaindre que son mari. Il contourna la grotte pour aller quérir un peu d'eau pour rafraîchir la jeune femme, mais quand il eut fait quelques pas, il se trouva devant une espèce de croisée que les pères d'alentour avaient faite pour éclairer la dite grotte qui les abritait contre les intempéries du temps et les garantissait un peu du froid. Il s'arrêta malgré lui pour contempler avec la plus douloureuse émotion la scène religieuse et touchante qui se passait dans ce sanctuaire improvisé. A la lueur douteuse d'une torche il vit le mourant couché sur des feuilles d'arbre recouvertes à la hâte de quelques vêtements, pâle, les yeux éteints. Sur une espèce de petit banc de bois reposait le pain des anges. A sa droite était le jeune prêtre écoutant sa dernière confession. A quelques pas se tenait celui qui avait servi de témoin à Georges, portant à la main la torche allumée. Un peu plus loin, Charles, la physionomie sombre et sérieuse, soupirait et pleurait. Les deux acolytes priaient.

Quand la confession du mourant fut achevée, Charles et l'autre témoin s'approchèrent

de lui. Le jeune prêtre s'agenouilla devant l'autel improvisé, les acolytes le rejoignirent. Puis il prit entre ses mains le saint viatique et s'approcha de nouveau du mourant. Et pendant que Charles à genoux soutenait la tête de Léon, le ministre de Jésus-Christ lui donna la sainte Communion qu'il reçut avec la foi la plus vive et le contentement le plus grand.... Oh! religion que tu es belle! que tu es sublime surtout quand tu assistes et que tu pries un chevet des moribonds. O Dieu! que vous êtes miséricordieux de venir par votre présence adoucir des moments si terribles!...

Georges s'était jeté à genoux, dompté par une force invisible. Un instant après, la voix grave et solennelle du prêtre parvint jusqu'à ses oreilles, et il entendit distinctement les paroles suivantes: "Puisque vous voyez votre état désespéré, ô mon fils! acceptez votre mort comme le juste châtiment du péché que vous avez commis en acceptant ce diel. Oubliez la terre et les charmes trompeurs des créatures, et ne songez rien qu'au ciel que vous allez contempler dans toute sa magnificence. Votre grand repentir a déjà trouvé grâce devant Dieu qui vous attend à bras ouverts. Ne regrettez pas la vie, vous savez qu'elle est une longue chaîne de douleurs et de déceptions qui se succèdent sans interruption. Humiliez-vous sous la main toute puissante de Dieu qui vous a frappé tout à l'heure et qui vous bénit maintenant. Recevez-le de vous avoir fait la grâce de ne pas commettre un meurtre. Ah! croyez

le, mon cher fils, celui qui vous a donné la mort est plus à plaindre que vous. Le souvenir du sang qu'il a versé et cette soirée fatale feront blanchir ses cheveux bien avant sa vieillesse.

"A ce moment suprême, priez Dieu pour qu'il lui accorde le regret de son crime et qu'il le lui pardonne."

Georges tressaillit, le remords, affreux et poignant, l'étreignait et le faisait souffrir horriblement. Tout entier à ce qu'il voyait, il avait oublié l'infortunée Mathilde qu'il avait laissée évanouie sur l'herbe.

Léon ne pouvait plus parler et ne respirait qu'avec beaucoup de peine. Son visage était calme et tranquille, ses traits n'étaient nullement contractés, ses yeux tournés vers le ciel, mais des sons entrecoupés s'échappaient de sa poitrine et annonçaient les derniers souffles de l'âme qui se sépare du corps. Le ministre de Dieu continua: "O Dieu bon et puissant, qui avez fait l'homme à votre image, qui ne l'avez condamné à une mort douloureuse que pour expier une faute infinie; que votre fils est venu sur la terre pour lui ouvrir l'entrée du paradis. Seigneur Jésus qui avez tant souffert, qui avez connu les horreurs du trépas, qui avez versé au jardin des oliviers les sueurs glacées de Pagonie; recevez l'âme de votre serviteur, pardonnez à son repentir et faites lui grâce en vertu de votre sang répandu. Sainte Alèro de Dieu, refuge des pécheurs, consolation des affligés, venez au secours de cet enfant égaré, prodige des jours que Dieu lui avait